C'était par un beau soir d'été. Il n'y avait pas un nuage dans le ciel bleu ; dans les feuillis du verdure les oiseaux chantaient à plein gosier ; on respirait comme une sorte de volupté les vivifiantes odeurs forestières ; tout semblait vouloir mettre la joie dans les cœurs.

Vraiment, d'une voix vibrante d'émotion....., Jean avait dit à Gabrielle qu'il l'aimait depuis longtemps, que, tonnamment, sa pensée était à Paris auprès d'elle, qu'il avait déjà déclaré à son père que celle qu'il voulait pour femme était Gabrielle Anglade.

Pue Jean avait pris sa main, qu'elle n'avait pas retirée, et presque à voix basse, ils avaient causé, lui ému, elle rougissante, baissant les yeux.....

Ah ! ce qu'il lui avait dit et ce qu'elle lui avait répondu, elle se le rappelait !

Après les demi-mots, les sous-entendus, les réticences, des promesses avaient été échangées ; des projets d'avenir, d'espérances étaient formulées dans des murmures de voix....

Et quand ils avaient dû se séparer, lui pour monter au moulin, elle pour rentrer à la maison, les mains s'étaient encore unies ; et avec une indicible émotion, il lui avait dit.

—"Gabrielle, j'ai votre promesse, vous emporter la mienne !"

Maintenant, croyant entendre encore les paroles brûlantes du jeune amoureux, la pauvre désespérée sentait son âme se briser.

Pour elle, plus d'avenir, plus d'espérance, plus rien !

Elle marchait, et tout en marchant, ses yeux s'arrêtaient sur les choses qu'elle reconnaissait.

Elle passa près de l'abreuvoir aux moutons où les femmes du hameau voisin viennent laver le linge.

Elle jeta un regard mélancolique sur le vieux tronc moussu d'un chêne autrefois foudroyé. On l'avait toujours respecté, ce tronc, parce qu'il servait de banc aux amoureux qui y venaient, le soir, causer d'avenir.

Plus loin, elle vit la barrière qui, de ce côté, ferme le chemin à chèvres conduisant au moulin, entre les haies vives constellées de mûres sauvages, dans la saison.

Et la malheureuse balsamit les yeux pour ne pas voir le moulin, qu'elle aimait tant à regarder autrefois et que, depuis qu'elle avait quitté le village, elle avait vu si souvent dans ses rêves de bonheur.

Depuis qu'elle était sortie du bois elle avançait plus lentement. Sans s'en apercevoir, elle s'était engagée sur un sentier qui conduisait au moulin en traversant une voie carrossable. Elle revint sur ses pas pour ne pas s'exposer à être rencontrée.

Elle prit une autre route, qui devait la conduire juste derrière le jardin de la maison paternelle.

—Alors, se disait-elle, sans avoir été vue, j'arriverai auprès de ma mère.

Le mur du jardin n'était pas difficile à franchir.

Que de fois, en se retenant aux branches pendantes d'un pommier, elle avait escaladé ce mur, quand, jeune encore, elle faisait le diable avec ses petites camarades !

A ce moment, elle se trouvait sur le versant d'un petit coteau d'où elle pouvait découvrir le mur du jardin auquel on arrivait par un chemin rural, tracé entre deux haies.

Elle s'était arrêtée et regardait.

Les pommiers étaient toujours là, étendant leurs branches fleuries par dessus le mur du jardin.

Une violente émotion saisit la pauvre enfant, et épuisée, brisée par la longue fatigue qu'elle s'était imposée, elle s'assit pour prendre un peu de repos.

Elle est presque arrivée et elle a peur que le courage ne lui manque pour paraître devant sa mère. Elle continue à regarder : ses yeux sont toujours arrêtés sur le jardin.

Tout y a vieilli : les arbustes ont grandi et le mur, qu's'étend jusqu'aux arbres de la cour, a subi les rigueurs inexorables du temps. Et ces tilleuls !..Il a fallu les étayer du côté de la maison dont ils étreignaient la toiture de leurs branches chaque année plus robustes.

Oh ! ces arbres, ces chères arbres, sous lesquels, enfant, elle s'amusait, à l'ombrage desquels, plus grande, elle s'essayait pour broder ! Les voilà, caressés par la brise du soir, courbant leurs jeunes branches avec ce petit bruit qui ressemble à des rires lointains. Et sous ce dôme vert, le toit aux tuiles naguère rouges, couvertes aujourd'hui des mousses de la vieillesse !

—C'est là, sous ce toit, qu'est sa mère. Sa mère !.....

Par la pensée, Gabrielle se représente la chère femme assise, pauvre paralytique, dans ce même vieux fauteuil qu'on rembourrait de coussins.

—Pauvre mère, soupira-t-elle, laissant errer sa pensée endolorie dans le champ des souvenirs aimés, des souvenirs émus, des souvenirs bénis.

C'est une émotion qui la charme et la trouble en même temps ; l'infortunée semble passer, tour à tour, par des défaillances irrésistibles et des réactions courageuses.

Sous l'empire d'un de ces retours à l'énergie, elle se lève et reprend sa marche, se glissant le long de la haie dont, de temps à autre, les branchettes folles lui fouettent le visage.

De nouveau son âme est torturée et elle s'affole à cette idée que, dans quelques instants, elle verra pleurer sa mère sans qu'il lui soit possible de la consoler.

Elle n'est plus qu'à cinquante pas du seuil du jardin.

Moins troublée, elle aurait entendu, peut être, qu'on marchait dans le même chemin qu'elle. Elle ne s'aperçut pas non plus qu'une forme humaine, à moitié cachée par la haie, s'avançait de son côté.

Oh ! si elle avait entendu, si elle avait vu, comme elle aurait vite franchi la haie, sans avoir peur de s'y déchirer, pour s'élancer à travers champ et se blottir au fond du premier trou qu'elle aurait rencontré !

XIII

ENTRE DEUX HAIES.

C'était Jean Legrand qui marchait entre les deux haies, venant à la rencontre de Gabrielle.

Quand elle le vit, il ne lui était plus possible de l'éviter ; car déjà, Jean avait poussé un cri de surprise en la reconnaissant.

En deux bonds il fut auprès d'elle.

Pon de joie, il lui saisit les mains et les pressa fébrilement dans les siennes.

Pendant un instant l'émotion l'empêcha de parler, tandis que, de son côté, Gabrielle demeurait comme pétrifiée.

Puis la violence du saisissement cessa de part et d'autre.

—Vous, Gabrielle, c'est bien vrai, c'est vous ! dit le jeune homme d'une voix haletante.

Il l'enveloppait de son regard rayonnant et plein de tendresse.

Gabrielle restait silencieuse :

Mais lui, pressé de savoir :

—Pourquoi arrivez vous sans avoir prévenu ? Vous auriez été attendue. On serait allé au-devant de vous. Il y a des chevaux ; et des voitures au moulin et à la ferme.

Ah ! Gabrielle, continua-t-il, avec une nouvelle émotion qui lui serrait la gorge, tout le monde va être bien content, mon père surtout, car il avait de la peine à cause de moi.

Il ne s'aperçevait pas que la malheureuse tremblait comme la feuille, se soutenant à peine et que chacune de ses paroles pénétrait dans son cœur comme un coup de poignard.

Se méprenant sur la cause du silence de la jeune fille, il reprit :

—Je comprends que vous ayez été saisie en me voyant arriver ainsi près de vous, tout à coup ; je l'ai été comme vous, j'étais si loin de m'attendre.....

Ah ! Gabrielle, ma bien-aimée Gabrielle, quelle joie, quel bonheur !

Elle étouffa un soupir, mais de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Lui continua, toujours avec la même émotion qui faisait briller ses yeux et frémoner ses lèvres.

—Vous souvenez-vous, Gabrielle ? Bien des fois nous nous sommes rencontrés sur ce chemin, à cette même heure ; je le prenais, souvent, autrefois, afin de cueillir des mûres dans les haies. Vous aimiez ce fruit de la ronce, Gabrielle.

Est-ce donc le souvenir de ce temps-là qui vous a fait prendre ce chemin au lieu de la route, qui vous conduisait plus directement chez vos parents ? Mon Dieu, peut-être pensiez-vous me rencontrer ! Oh ! Gabrielle, Gabrielle !

—Non, monsieur Jean, répondit-elle enfin d'une voix entrecoupée, je ne pensais pas vous rencontrer, et ma surprise.....

Le jeune homme eut un tressaillement.

—Monsieur Jean ! fit il ; pourquoi donc m'appelez-vous monsieur, Gabrielle ?

Elle balbutia quelques paroles qu'il ne comprit pas, mais il s'aperçut qu'elle détournait ses yeux des siens.

Il resta un instant pensif.

—Gabrielle, reprit-il, pourquoi donc, quand il vous était si facile d'annoncer votre retour à Charmilles, arrivez vous ainsi à l'improviste ? Car vous n'avez pas écrit ; si vous l'aviez fait, le père Anglade l'aurait dit hier soir à mon père et à moi, qu'il est rencontré ce matin.

—Oui, murmura-t-elle, je n'ai pas écrit.

—Alors vous avez voulu nous surprendre ? Et Jean d'un ton qu'il s'efforçait de rendre enjoué.

Mais il commençait à trouver que Gabrielle ne lui répondait point comme une promise à son fiancé. Il lui voyait une attitude embarrassée, non physiquement parlant, mais moralement.

Gabrielle, malgré qu'elle tint ses yeux baissés, sentait le regard du jeune homme peser sur elle.

A un mouvement qu'il fit pour se dérober à cette observation qui la gênait, la troublait par sa persistance, Jean crut qu'elle allait se trouver mal.

Il lui prit le bras, la fit s'approcher d'un petit tertre moussu et lui dit :

—Gabrielle, je vois que vous êtes extrêmement fatiguée, asseyons-nous un instant.

Elle ne résiste point. Elle s'assit, en prenant soin de ramener les plis de son châle afin de s'envelopper complètement.

Jean, heureux qu'elle ne fût assise à côté de lui, chassait déjà de son esprit les pensées qui, tout à l'heure, l'avaient assailli.

Néanmoins, il restait inquiet, le mutisme de la jeune fille le faisait souffrir.

Il aurait été si heureux d'entendre une parole affectueuse ou simplement écrire tomber de ces lèvres qui, l'année précédente, avaient doucement murmuré ces mots :

—Je vous aime !

En quelques minutes seulement, mille idées avaient tourbillonné dans la tête de Jean Legrand, sans qu'il eût pu s'arrêter à aucune.

Voyant que la jeune fille continuait de garder le silence, il reprit

—Gabrielle, votre père vous a écrit il y a deux jours, avez-vous reçu sa lettre ?

—Oui.

—Et vous l'avez lue. Je ne vous demande point ce qu'elle contient, me concernant ; M. Anglade nous a lu sa lettre chez nous, avant de la mettre sous enveloppe. Il vous pressait de lui répondre... Votre réponse, que nous allions attendre tous avec impatience, vous l'apportez vous-même.

Mais pourquoi donc, Gabrielle, quand le hasard nous met en présence l'un de l'autre, s'est pris à nous ménager cette entrevue qui m'est si chère, pourquoi donc paraissez-vous éprouver une mauvaise impression !

Ah ! vous ne me répondez pas !..... Toujours vos lèvres restent muettes !.....

Gabrielle, si je me trompe, je vous se prie, dites-le moi bien vite pour me rassurer. Je suis inquiet, Gabrielle, très inquiet. Vous tenez constamment vos yeux baissés : on dirait que ma figure vous effraie..... Pourtant, ma chère Gabrielle, rien n'est changé en moi, et peut-être moins encore mon cœur que mon visage, car je vous aime toujours, toujours !

Le pauvre jeune fille passait par toute la série des émotions douloureuses.

Aux premiers moments de l'attentat dont elle avait été victime, elle n'avait songé qu'au désespoir de sa mère, qu'à l'effroyable déchaînement de colère auquel allait s'abandonner Jérôme Anglade.

Mais, à présent qu'elle se trouvait en face de celui qu'elle aimait, de celui à qui elle avait donné son amour avec toute la sincérité de son cœur, avec toutes les aspirations de son âme, la malheureuse éprouvait un choc qui l'écrasait.

Certes, quand, après son malheur, elle s'absorbait pendant de longues heures dans ses réflexions, la pensée de Jean Legrand lui arrivait sans cesse. Tout de suite elle s'était dit :

—Je suis déshonorée, je ne peux plus être sa femme !

Et elle s'était demandé comment elle pourrait rompre ce mariage, dont la perspective l'avait rendue si heureuse.

Alors elle ne savait pas encore que son malheur fût aussi complet qu'il l'était. Mais cette pensée est acquise l'affreuse conviction, elle n'avait plus à chercher un biais, des raisons plus ou moins plausibles : sa position amenait forcément la rupture du mariage.

Hélas ! à ce moment, que pouvait-elle répondre aux questions que lui adressait le beau jeune garçon, qui avait tous toutes ses promesses, dont l'amour avait plutôt augmenté que diminué, dont les projets étaient toujours les mêmes ?

La pauvre enfant se disait que Jean allait sans doute s'apercevoir de son état, et pourtant il ne s'abaissait pas à demander des explications, qu'il ne voudrait pas les écouter, si même on voulait le lui donner, et qu'il se retirerait indigné, le mépris aux lèvres.

Cette pensée traversa l'esprit de la malheureuse et y jeta le trouble ; il lui sembla que quelque chose d'aigu et de brûlant s'introduisait dans son cerveau et qu'elle allait devenir folle.

Elle voulut se lever pour fuir. Mais Jean avait passé le bras autour de sa taille, il paralysa le mouvement.

Puis de cette douce et bonne voix dont autrefois, il parlait à la fiancée :

—Gabrielle, dit-il, restez encore un instant, je vous en prie. Votre père est parti ce matin pour la ville et ne reviendra que demain, tard dans la nuit. Mais vous avez hâte de voir votre mère, je le comprends ; cependant, vous pouvez bien me donner encore quelques minutes. D'ailleurs, je vous accompagnerai.....

Et tenez, nous n'aurons pas besoin de faire le tour par la route, je vous aiderai à passer par dessus le mur, comme autrefois..... vous vous rappelez, Gabrielle ?

A l'évocation de ce souvenir, la pauvre fille éprouva une commotion intérieure qui fit trembler son corps et amena une vive rougeur sur son front et ses joues.

Jean, qui s'aperçut de l'impression que ses paroles avaient produite, crut qu'il venait enfin de tirer sa fiancée de son espèce de torpeur.

—Gabrielle, Gabrielle, s'écria-t-il, dites moi donc que vous m'aimez toujours et que vous venez pour que notre mariage se fasse tout de suite. Le père Legrand a été un peu long à donner son consentement, mais maintenant qu'il a dit :—oui..... Gabrielle Anglade sera ma fille ! il ne veut pas que ça traîne longtemps.

Ah ! Gabrielle, comme je suis heureux !

Tenez, je vais courir au moulin, annoncer votre arrivée à mon père et dans une heure, vous pouvez en être certaine, tout le village saura que la fiancée de Jean Legrand, la Parisienne, comme on vous appelle, est revenue pour toujours.

Après avoir parlé ainsi, avec enthousiasme, le jeune homme voulut se lever ; mais la main de Gabrielle s'appuya fortement sur la sienne.

Heureux de ce qu'elle le retenait, il laissa éclater sa joie.

Ni lui ni elle, à ce moment, ne virent remuer la haie à quelques pas d'eux ; ils n'entendirent pas non plus un bruit de branches fortement agitées.

—Ah ! ma chère Gabrielle, reprit le jeune homme, vous savez ce que j'ai usé de patience depuis dix mois, mais pendant les quatre derniers surtout.

Vous écrivez moins souvent à vos parents, et qu'elles étaient donc courtes, vos lettres ! et puis plus un mot pour moi..... Un jour, le mois dernier, que je lui parlais de vous, mon père s'est mis fort en colère.

—Mais tu ne comprends donc pas, me dit-il, que Gabrielle ne pense plus à toi..... Pardienne, c'est pourtant bien facile à voir, puisqu'elle ne parle plus ni de toi, ni de moi. Eh bien, Jean, il faut en prendre son parti. Bah ! une de perdue, dix de retrouvées. Avec ce que tu as, sans compter les espérances, tu n'auras que l'embarras du choix. Les jolies filles ne disparaissent le fils du meunier.

Je haussais les épaules, continua Jean, en carressant les mains de Gabrielle, et je souriais, me rappelant ce que votre mère dit, ce que vous m'avies promis, ce que vous m'aviez juré ! Et je répondis à mon père :

—" J'aime Gabrielle, et je l'attends !"

Cependant votre père en était venu à ne plus vouloir me faire lire vos lettres, et je trouvais cela drôle tout de même.

Quand je l'interrogeais, il s'en allait grommelant dans ses moustaches des mots que je n'entendais point. Quant à votre mère, je voyais chaque jour en figure un peu plus sombre, ses yeux un peu plus tristes.

Bien sûr, ils étaient inquiets, et je n'ai pas besoin de vous dire si je l'étais aussi.

Ah ! mais, maintenant, plus rien de tout cela..... Le père Anglade ne grognera plus, votre mère ne sera plus triste et moi je pourrais dire au père Legrand :

—Tu vois bien que Gabrielle ne m'avait pas oublié ! Allons, père, fixe le jour où l'on fera la noce au moulin !

Le jeune fille porta vivement la main à sa gorge, comme pour arrêter un cri.

De nouveau elle courbait le front et son sein se soulevait violemment. Elle sentait que, quoi qu'il dût arriver, elle ne devait pas tarder davantage à répondre à ce brave et noble cœur, qui n'avait jamais douté d'elle.

Elle n'avait pas à dire la vérité, pas d'explications à donner, mais seulement à faire comprendre à Jean qu'il ne devait plus penser à elle, qu'elle ne pouvait plus être sa femme. Oui, il fallait en finir convenablement sans faiblesse apparente, sans larmes.

Des sanglots gonflaient sa poitrine, tout son sang affluait vers le cœur, et malgré son immense désespoir, elle se raidissait pour avoir la force de diminuer ses atroces souffrances.

Elle dégagea sa main, que tenait le jeune homme, et se dressa debout.

—Monsieur Jean, dit-elle d'une voix presque ferme, je vais, je le vois, vous causer un grand chagrin, mais mon devoir exige que je vous parle franchement. Eh bien ! vous devez renoncer à vos projets, ne plus penser à moi ; je ne peux pas être votre femme !

Que dites-vous ? s'exclama-t-il, devenant affreusement pâle ; as-je bien entendu ?

—Oui, vous avez bien entendu : je ne peux pas être votre femme !

Pendant un instant il la regarda, ouvrant de grands yeux effarés ; puis il répliqua, ayant un pli amer sur les lèvres :

—Ainsi, voilà comment vous vous êtes souvenue ! Ainsi vous ne m'aimez plus, c'est du autre que vous aimez !

—Monsieur Jean.....

—Gabrielle, l'interrompit-il avec un accent de douleur profonde, vous ne m'avez jamais aimé ! Laissée dernière, dans le chemin du Bois, quand nous nous promettions d'aimer l'un à l'autre, votre bouche mentait !

Elle eut un mouvement de protestation.

—Elle mentait, elle mentait ! s'écria-t-il avec véhémence, car si vous m'avez aimé, comme je vous aimais, moi, comme je vous aime encore, comme je vous aimerais toujours, vous n'auriez pas changé ainsi en quelques mois.

Ah ! pourquoi ! s'écria-t-il avec des larmes dans la voix, c'est mon père qui avait raison ! Moi, j'étais fou quand, malgré tout, je voulais avoir foi en vos promesses.

Elle appuya une main sur son cœur, qui battait à se briser, et leva l'autre comme pour prêter serment devant Dieu.

—Monsieur Jean, répondit-elle d'une voix oppressée, c'est la fatalité qui ne veut pas que je sois votre femme ; mais —entendez-moi bien et croyez moi—je ne serai jamais la femme d'un autre, et plus jamais une parole d'amour ne sortira de mes lèvres.

Le jeune homme porta ses deux mains à son front.

—Mon Dieu ! mais je ne comprends pas ! s'écria-t-il. Gabrielle, Gabrielle, de grâce, expliquez vous !

—Non, non, ne m'interroges pas ! Je ne peux rien vous dire de plus que ce que je vous dis.

—Cependant, Gabrielle, j'ai le droit de savoir.....

—Non, non ! s'écria-t-elle.

Le malheureuse avait des sanglots dans la gorge ; elle se sentait mourir.

Après un silence et avec un puissant effort de volonté, elle reprit :

—Monsieur Jean, n'insistez pas ; vous êtes bon et loyal, soyez un grand cœur !.. Vous devez accepter la situation, il le faut. Ah ! je me souviendrai toujours que vous m'avez aimée, et toujours ce sera avec émotion que je prononcerai votre nom, Vous, monsieur Jean, il faut m'oublier, oublier même que j'ai existé.....

Jean, mon ami d'enfance, continua-t-elle d'une voix qui se cassait, au nom de tous les bons souvenirs d'autrefois, pardonnez moi le mal que je vous fais en ce moment.

Il ne répondit pas. Il était comme hébété, écrasé sous l'écroulement de son bonheur !

D'une voix singulièrement affaiblie, Gabrielle reprit :

—Vous m'en voulez, je le vois bien et..... je le comprends.

—Non ; je ne vous en veux pas, Gabrielle ; mais je souffre, je souffre horriblement ; je vous aime tant !

—Dans quelques jours, peut-être me haïrez vous !

—Vous haïr, moi ! exclama-t-il avec un sourire navrant ; ah ! ne dites pas cela, Gabrielle !

—Hélas ! fit-elle, ce serait tout naturel de votre part, et si cela arrivait, je n'aurais rien à dire.

Il demeura douloureusement la tête.

Des larmes, qu'elle ne pouvait plus retenir, jaillirent des yeux de la jeune fille.

—Monsieur Jean, reprit elle d'une voix brisée, je vous en prie, dites-moi que vous me pardonnez !

Il l'enveloppa d'un long regard dans lequel semblait passer toute son âme, et d'une voix étrangée il répondit :

—Je vous pardonne !

Gabrielle assistait éclata en sanglots.

—Adieu, adieu ! balbutia-t-elle.

Elle s'éloigna très vite et bientôt disparut.

Jean Legrand était resté à la même place, immobile comme une statue, pâle comme la mort.

Soudain, une vieille femme sortit de la haie, en rampant, et se dressa devant le jeune homme.

C'était Madelon, la mendiante.

A sa vue, Jean Legrand eut un mouvement d'irritation.

—Elle était cachée là, et elle a tout entendu, se dit il.

La vieille le regardait d'un air cauteleux.

—Que faisiez-vous là, dans la haie, Madelon ? dit le jeune homme d'un ton dur.

—Je m'y étais étendue pour reposer mes pauvres vieilles jambes, répondit-elle.

—Allons donc, vous espionniez !

—Mais, mais..... balbutia Madelon.

—Parbleu, c'est votre habitude, on le sait, et ça finira un jour par vous coûter cher.

—Monsieur Jean, répondit la vieille, reprenant son assurance, on n'espionne pas les honnêtes gens quand on a besoin d'eux pour vivre.

—Dormiez-vous, couchée dans la haie ? demanda le jeune homme

—Non, vraiment, je ne dormais pas.

—Vous avez écouté ?

—Vous parliez joliment fort, monsieur Jean, si il m'avait fallu être sourde pour ne pas entendre. Après tout, c'est heureux que je me sois trouvée là toute seule, sans quoi.....

—Hein, que voulez-vous dire ?

—Oh ! ce que je veux dire.....

—Voyons, qu'avez-vous entendu ?

—Mais les mêmes choses que vous, monsieur Jean : j'ai entendu que la demoiselle aux Anglade ne vent plus épouser le fils du meunier. Et c'est assez bien pensé de sa part.

—Ah ! vous trouvez ça, Madelon ?

—Oui, monsieur Jean. Je ne devrais pas vous en dire plus ; mais vous êtes un brave cœur, monsieur Jean, vous avez la main toujours ouverte et vous êtes bon, si bon même que vous ne pouvez pas croire qu'il y a de mauvaises gens en ce monde.

—C'est bien, assez ! je ne veux pas en entendre plus long.

—Hé ! hé ! mais il me semble que vous en savez déjà long, monsieur Jean. D'abord vous savez que la Parisienne ne veut plus se marier..... et pour cause.

—Pour quelle cause ? fit le jeune homme.

—Pardienne, c'était facile à voir..... Mais voilà, vous n'avies d'yeux que pour son joli minois.

Jean Legrand comprit, eut un haut-le-corps et laissa échapper un cri rauque.

Madelon n'en continua pas moins, avec un sourire qui bridait ses lèvres et creusait de rides profondes sur ses joues flasques :

—Voilà ce qui arrive trop souvent à ces pauvres jeunesses qu'on envoie dans la grande ville. Voyez-vous, monsieur Jean, l'œil d'une mère, c'est tout..... Mais, enfin, c'est pas une raison pour qu'on la méprise, cette pauvre petite Gabrielle.

Jean Legrand n'écoutait plus.

En moins d'une minute, il était devenu d'abord rouge comme si le sang allait crever la peau de ses joues, puis livide.

Il saisit la mendiante par les épaules, et la serrant comme dans un étau :

—Ecoute bien ce que je vais te dire, Madelon, gronda-t-il d'une voix qui révélait la rage qui le mordait au cœur, n'en pas absolument méchante, mais tu ne sais que mauvaises langue, une langue de vipère ; il faut que tout le monde passe par tes médisances, par tes calomnies ; mais je t'ordonne, tu entends bien ? je t'ordonne d'oublier ce que tu as vu et entendu aujourd'hui.

Et il secouait la vieille au sac au point de lui faire perdre l'équilibre.

Il continua avec une fureur croissante :

—Tu me comprends bien, n'est ce pas, Madelon ? Garde-toi donc de raconter à âme qui vive ce que tu vies—d'e—ne dire ; je veux plus encore : je te défends de parler jamais de Gabrielle Anglade.

La mendiante essaya de balbutier une réponse.

Mais le jeune homme l'interrompit dès les premiers mots en s'écriant :

—Il ne s'agit pas de bredouiller une fausse promesse ; tu tiendras ta langue, ou sinon.....

Puis, avec un regard qui fit passer un frisson dans le corps de la vieille :

—Si j'apprends jamais que tu alles colbaudé sur Gabrielle Anglade, prends garde de te trouver à portée de mon bras ou de mon bâton, et ne reviens plus au moulin ; car si tu entrais dans la maison du meunier, je ne te ferais pas chasser comme une gueuse par nos garçons, c'est moi, Jean Legrand, qui te casserais les reins !

Et le jeune homme repoussa violemment la mendiante, qui alla s'abattre contre la haie.

Puis, ayant des sanglots dans la gorge, il se dirigea d'un pas rapide vers le sommet de la colline où s'élevaient les deux moulins du père Legrand, avec leurs grandes ailes au repos.

XIV

LA MÈRE.

Une fois encore, Gabrielle avait épuisé ses forces physiques, dans la contrainte qu'elle avait dû s'imposer en présence de Jean Legrand.

Elle avait été terrible pour elle, l'apparition du jeune homme, et c'était miracle qu'elle eût pu se contenir, se maîtriser et avoir la force morale de briser d'un seul coup des espérances qui ne pouvaient plus se réaliser.

Elle s'était éloignée à grands pas et n'avait pas tardé à arriver derrière la maison de son père.

Elle s'arrêta et s'appuya contre le mur de clôture.

—Allons, se dit-elle, il me faut boire le calice jusqu'à la lie.

Elle marchait vers une nouvelle et cruelle épreuve et elle demandait à Dieu la sentenir.

Ainsi qu'elle en avait formé le projet, elle parvint, mais trop de peine, à franchir le mur en s'aidant des branches qui s'étendaient à portée de sa main.

Maintenant, elle avance. Elle reconnaît des arbustes qu'elle a vus tout petits et soigneusement. Voici les bugiers roses et blancs, de chaque côté de l'escalier de pierre, dont il faut descendre les marches pour arriver à la cour qu'ombrageait, l'été, quatre vieux ailanthe.

A droite, contre le mur, quelques rosiers, dons amis d'autrefois, auxquels elle enlevait sans pitié leurs plus belles roses..... celles qu'elle donnait à Jean Legrand pas-dessous le mur. Oui, ils sont là, ces vieux amis, mais bien délaissés.

Gabrielle marche comme avec crainte.

Voilà les lilas encore empanachés. En descendant les branches, elle peut apercevoir l'entrée de l'habitation.

La porte apparaît aux regards de Gabrielle dans son encadrement de glycines aux fleurs violettes.

Les derniers rayons du soleil, qui disparaît dans la brume chaude de l'horizon, dorent les vitres dans leurs châssis vermoulus.

A chaque pas que fait Gabrielle, son émotion augmente. Elle est forcée de s'arrêter pour reprendre haleine et laisser s'apaiser les battements désordonnés de son cœur.

Elle peut voir, dans l'intérieur, les vieux meubles au milieu desquels elle a grandi : la chaise dépaillée qu'elle poussait, en titubant sur ses jambes encore faibles et qui l'aidait à faire ses premiers pas sous l'œil maternel rayonnant ; le banc de chêne massif, tout neuf, dont autrefois Jérôme Anglade tirait la clef pour empêcher sa gamine d'aller fouiller dans les munitions du garde forestier ; dans un coin, tout près de la fenêtre, le fauteuil de la paralytique : il est toujours à sa place, ce vieux fauteuil, afin que Claudine n'ait qu'à étendre le seul bras dont elle puisse encore faire usage afin de lever l'espagnolette et ouvrir la croisée.

La principale distraction de la pauvre femme est de regarder par cette fenêtre quand, au retour de sa tournée, le garde forestier s'assied sur les marches de l'escalier du jardin et partage avec sa deux chiens l'oie et l'ata—n couple de beaux broque—au morceau de pain et un morceau de lard économisé sur le souper de la veille.

Gabrielle s'est arrêtée, elle réfléchit.

Si elle pénètre dans la cour, il n'y a pas à en douter, sa mère la verra tout de suite, et elle ne pourra pas ne rien dire. Il est prudent, en effet, d'éviter à la pauvre mère une émotion subite, qui pourrait être dangereuse.

Gabrielle sait, hélas ! pour avoir écouté une conversation entre son père et le médecin que Claudine Anglade est atteinte d'une de ces affections du cœur, qui, latentes pendant des années, peuvent se déclarer subitement mortelles.

Il suffit pour cela d'une impression de terreur ou seulement d'une émotion trop soudaine.

Aussi Gabrielle ne descendra pas les marches, précipitamment, comme elle en avait tout d'abord l'intention, pour aller tomber à genoux devant sa mère.

Il y a un endroit où la cour, s'étirant entre le mur de clôture et la maison, forme une sorte de boyau, au fond duquel se trouve le poulailler et des cabanes à lapins que surmonte le colombier où vivent un grand nombre de pigeons.

De ce côté, il existe une petite porte donnant accès à la cuisine, abandonnée depuis que Mme Anglade a été prise par la paralysie. Maintenant, le garde forestier s'en sert uniquement pour enfermer ses previsions d'hiver.

De cette ancienne cuisine on peut passer directement dans la grande pièce qui est la chambre à coucher de la malade.

Gabrielle rase le mur de jardin, se fait petite et arrive à la cuisine où, dans le temps, elle allait se cacher avec des petites voisines pour jouer à la poupée.

La porte de la chambre contiguë, laquelle est ordinairement fermée, se trouve aujourd'hui entrouverte et l'on peut, sans risquer d'être aperçu, se placer derrière et regarder par la fente.

Gabrielle regarda et éprouva aussitôt une commotion violente. Elle vit, et ses yeux se remplissent de larmes.

Sa mère est là, assise, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel. Elle prie. Mon Dieu ! en pensant à sa fille, peut-être !

Eh bien, oui, Claudine Anglade prie et, dans sa prière, elle demande à Dieu de veiller sur son enfant.

C'est que les mères ont souvent des pressentiments qui les remuent, qui les tourmentent.

Soudain, la mère se met à parler lentement, faiblement.

Elle dicait :

—Sans cesse je pense à toi, ma chérie.... Ah ! ma Gabrielle, je ne t'ai pas dit, quand tu t'en allais à la vente, que je souffrais de me séparer de toi. Oui, je l'ai caché mon chagrin, chère enfant adorée, pour ne pas gâter ta joie ; tu paraissais si heureuse d'aller voir ce beau Paris !....

Je crois encore entendre ta voix qui me disait,—mais tu voyais peut-être que je renfonçais mes larmes : —Maman, je vais bien travailler, car je veux devenir une habile ouvrière, et tout ce que je gagnerai sera pour toi. Et l'année dernière, quand tu nous a quittés après ces jours si heureux, tu me disais, tu me disais, en m'embrassant et en essuyant mes joues mouillées de larmes :—Bonne mère chérie, c'est moi qui achèterai la robe et ton bonnet pour mon mariage !

La jeune fille avait peine à retenir ses sanglots. Elle suffoquait.

Après s'être essuyé les yeux du revers de la main, la malade reprit, se parlant à elle-même :

—Son mariage, son mariage !.... Dans ces lettres elle ne parle plus, plus du tout de ce bon Jean Legrand..... Et pourtant, elle l'aime, elle me l'a dit. Qu'est-ce que cela veut dire, mon Dieu, qu'est-ce que cela veut dire ? Ah ! un malheur est arrivé à ma fille !

Gabrielle n'y pouvait plus tenir, mais elle hésitait encore à se montrer.

Cependant elle comprenait bien qu'elle ne pouvait plus reculer le moment de paraître devant sa mère, à moins d'en finir avec ces horribles tortures qu'elle endurait depuis si longtemps. Mais depuis que l'homme du pont de la Concorde l'avait empêchée de se précipiter dans la Seine, elle ne voulait plus mourir, elle avait conscience de ses devoirs.

Mais comment s'y prendre pour que la malade n'éprouvât point ce saisissement dangereux qu'elle redoutait ?

Frapper à cette porte ? Mais ce serait précisément provoquer le surcaut qu'elle voulait épargner à sa mère.

Parler à travers l'huis ? Encore un danger peut-être plus terrible.

Enfin la pauvre fille prit une résolution.

Elle ouvrit brusquement la porte, et avant que la malade ait pu se rendre compte de ce qui se passait, Gabrielle la tenait dans ses bras, la pressait contre son cœur en lui disant, parlant au milieu des baisers qu'elle donnait :

—Fe te trouble pas, maman, ne te trouble pas ! Ne sois pas alarmée, c'est moi, c'est ta fille !.... J'ai bien des choses à te dire ; mais je t'en supplie, ne te tourmente pas.... Ah ! tu ne voudrais pas, n'il t'arrivait quelque chose en ce moment, si tu devenais plus malade, que j'ai à me le reprocher toute ma vie !

Certes, l'émotion de la mère était grande, mais non dangereuse.

D'abord, sans pouvoir prononcer un mot, elle avait rendu baiser pour baiser ; puis, retrouvant la voix :

—Ah ! laisse moi t'embrasser, mon enfant ; oui, avant tout, laisse moi t'en brasser encore !....

Elle touchait de ses mains tremblantes, amaigries, les cheveux, le visage, les mains de sa fille, comme pour s'assurer qu'elle n'était pas trompée par une hallucination, que c'était bien son enfant, sa Gabrielle qu'elle étreignait sur sa poitrine.

Tout à coup, elle saisit la tête de la jeune fille et s'inclina pour y appuyer ses lèvres. Elle mit toute son âme dans ce délirant baiser. Et Gabrielle sentit comme une rougeur de honte du humectait son front et ses joues.

—Maman, maman ! s'écria-t-elle, tu pleures, tu pleures.... et c'est moi....

Claudine interrompit la phrase en plaçant ses doigts, faible obstacle, sur la bouche de sa fille, et elle répondit doucement, avec un sourire du fin Rodin, voyer, daté le 15 janvier 1848 et déposé au bureau de L. Hermann, ex notaire, d'après lequel les dite lots sont contigus l'un à l'autre et mesurent chacun trente pieds de face à la rue Front, la même façade sur le fleuve sur cent soixante pieds de profondeur plus ou moins, le tout formant le coin de la rue Front et Lyon, les dites mesures de profondeur de tous les dits lots allant de la rue Front au fleuve Mississipi.

Ensemble avec tous les attérissements et toutes les alluvions qui se sont ou pourront se former sur la rive du dit fleuve en face de la propriété décrite ci-dessus.

Saisi dans l'affaire ci-dessus.

Conditions—Comptant sur les lieux.

VICTOR MAUBERRET,

Shérif Civil de la Paroisse d'Orléans.

13 mai—12 19 26—juin 2 7

ANNONCE JUDICIAIRE.

Vente de propriété de valeur dans le Sixième District.

Eugénie Robinson versus veuve Spencer Roan.

COUR CIVILE DE DISTRICT POUR LA paroisse d'Orléans.—No 28,617.—En vertu d'un writ de saisie et vente à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessus je procéderai à la vente à l'enchère publique, à la Bourse d'Encan St-Charles, au rez-de-chaussée de l'Hôtel St-Charles, dans le Premier District de cette ville, le MERCREDI, 14 juin 1893, à midi, de la propriété ci-après décrite, à savoir :

Une portion de terre, avec les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent, située dans le Troisième District de cette ville, dans l'îles No 580 tracé par les sieurs Lizardi, Villeré, Egana et Robertson. La dite portion de terre mesure cent soixante dix pieds neuf pouces et sept lignes et demie de face à la rue Lizardi, cent trente pieds dix pouces et quatre lignes de profondeur et de face à la rue Villeré de cent trente pieds dix pouces quatre lignes sur le côté vers la rue Robertson.

Saisi dans l'affaire ci dessus.

Conditions—Comptant sur les lieux.

VICTOR MAUBERRET,

Shérif Civil de la Paroisse d'Orléans.

12 mai—12 19 26—juin 2 9 16 21 28

ANNONCE JUDICIAIRE

Vente de propriété de valeur dans le Sixième district.

Sophie Bendernagle, veuve de John Bendernagle, Exécutrice Testamentaire,

Versus

Mme Susan Ann Sampson et Thos H. Sampson, son mari, pour l'autoriser.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans.—No 38,301.—En vertu d'un writ de saisie et vente à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessus, je procéderai à la vente à l'enchère publique, à la Bourse d'Encan St-Charles, dans la rotonde de rez de chaussée de